

De la signification du nom propre

Paul Siblot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3495>

DOI : [10.4000/praxematique.3495](https://doi.org/10.4000/praxematique.3495)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1987

Pagination : 97-114

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « De la signification du nom propre », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 8 | 1987, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3495> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3495>

Paul SIBLOT
Université Paul Valéry
Montpellier III

DE LA SIGNIFIANCE DU NOM PROPRE

1.1. Les premières réflexions sur le nom propre avancées à partir des propositions de la linguistique praxématique ont été formulées par R.Lafont dans Le Travail et la Langue (1). Le nom propre y est caractérisé comme réalisation partielle et approximative de ce que serait un langage exclusivement composé d'hapax ; un langage dans lequel tout événement du monde serait tenu pour singulier et désigné par un événement linguistique unique. Vertigineuse et utopique infinitisation du langage dont l'effet serait de rendre la communication impossible et dont pourtant chaque nom propre semble être une occurrence. C'est en effet la biunivocité de la désignation - à un unique designatum correspond un denotatum unique - qui est d'ordinaire le trait définitoire du nom propre.

Ce que nous rappellent les dictionnaires de langue :

" nom propre : nom qui ne peut s'appliquer qu'à un seul être, à un seul sujet, à un seul objet, ou à une catégorie d'êtres ou d'objets (par oppos. à nom commun) : " Hugo ", " Paris ", la " Loire ", les " Espagnols " sont des noms propres " (Lexis), (2)...

Le Robert, ne livre pas de définition du nom propre mais donne pour première acception de " nom " et de " propre " :

" nom : mot ou groupe de mots servant à désigner un individu et à le distinguer des êtres de la même espèce ".

" propre : qui appartient de manière exclusive ou particulière à une personne, une chose ou un groupe /.../ Gram. Nom propre opposé à nom commun. Jean, Paris, les Français sont des noms propres " (3).

La lexicographie s'accorde sur une compréhension du nom propre en tant qu'instrument d'une dénomination singulière. Cette compréhension, déjà retenue par la grammaire traditionnelle, est reconduite en linguistique :

" Les noms propres sont des désignations individuelles " (R.L.Wagnér, J.Pinchon) (4).

" Le nom propre identifie l'être ou l'objet auquel on l'applique " (J.C.Chevalier) (5).

" On appelle nom propre une sous catégorie des noms formée de termes qui, sémantiquement, se réfèrent à un objet extralinguistique, spécifique et unique, distingué par sa dénomination des objets de même espèce " (J.Dubois) (6).

" Ce qu'on entend ordinairement par nom propre est une marque conventionnelle d'identification sociale telle qu'elle puisse dégager constamment et de manière unique un individu unique " (Benveniste) (7).

Un large accord est donc établi sur le nom propre empiriquement saisi comme " identificateur ", " désignateur " d'un individu. Bien que le consensus paraisse aller de soi, il appelle quelques remarques.

1.2. La première, fréquemment objectée, résulte de ce qu'une telle définition - dénomination individuelle - renvoie en fait à des pratiques langagières bien plus diverses que ne l'indiquent les exemples des dictionnaires. Aux anthroponymes s'ajoutent en effet les noms d'animaux (Mistigri, Médor, Cadichon), d'entreprises (Dior, Citröen, Veuve Clicquot) et de réalisations techniques (Ariane, le Clémenceau). Aux toponymes ceux de navires (le France, le Normandie), de rues, de villas (Do-mi-si-la-do-ré). Les dénominations du temps (Octobre, Vendémiaire, Lundi, Primidi) doivent être prise en compte. Maman, Sire, R.A.T.P., R.P.R., Pi et le nombre d'Avogadro, L'homme à l'oreille cassée, La dame en noir, Les quatre saisons, Les fleurs du mal sont aussi des dénominations singulières. Faut-il pour autant toutes les considérer comme noms propres ? De plus, le problème posé par cette hétérogénéité s'accroît de l'absence de critères formels convergents (phonétiques, graphiques, morpho-syntaxiques) pour définir le nom propre.

De ce double constat J.Molino tire la conclusion qu'il n'existe pas en fait de " catégorie bien définie des noms propres " (8). Pour lui, il ne peut s'agir que d'une " catégorie semi théorique " et le nom propre est à envisager comme un " prototype ", un " ensemble d'attributs " que les occurrences discursives ne présentent que partiellement et diversement (9). L'évidence première du nom propre autour de laquelle est réalisé le consensus s'avère en fait couvrir des phénomènes linguistiques plus complexes que ne l'annonce la caractérisation habituelle.

Cette observation immédiate de difficultés définitoires en entraîne une seconde, d'ordre épistémologique cette fois. Pour les définitions citées, poser un modèle idéal dont les réalisations langagières ne s'approchent

qu'imparfaitement ne fait nullement problème. Bien au contraire, puisque ce principe est le postulat structuraliste de la langue, à laquelle l'analyse linguistique n'accède qu'à la condition de distinguer " l'essentiel " de " l'accidentel ", le systématique de " l'accessoire " (10). Mais la praxématique, construite à partir d'une récusation de la problématique du signe, ne saurait s'inscrire dans cette dichotomie saussurienne du langage. Alors que les définitions recensées sont établies au plan de la langue, les réflexions développées dans Le Travail et la Langue le sont à celui de la parole. Et la prise en compte des conditions effectives de réalisation et de circulation des productions discursives conduit à relativiser l'unicité référentielle, ailleurs posée en termes absolus :

" Dans les faits, le nom propre n'est possible que selon une loi de contingence sociale. /.../ Ainsi le nom propre Pierre n'est une réalité fonctionnelle que dans un cadre communicatif où il n'y a qu'un seul individu nommé. Au-delà de ce cadre, il y aura nécessité de compléter Pierre par un autre instrument linguistique, un surnom /.../ Il faut bien si l'on dépasse les limites d'un canton, dire Villeneuve-lès-Avignon et non pas seulement Villeneuve, tant il y a de Villeneuve au sud de la France " (11).

L'observation, renouvelée par tout recensement toponymique ou anthroponymique, avait déjà conduit à un important constat. Ayant noté l'existence de quatre villes dénommées Paris aux Etats-Unis, et relevé que les noms propres sont communs à beaucoup d'individus, E.Buyssens en concluait que " ce qui caractérise le nom propre, c'est que son emploi est réglé par un fait social " (12). L'apport de R.Lafont est de tirer les conséquences de telles remarques et de situer explicitement la réflexion théorique au plan de la praxis linguistique. Autrement dit, de la déplacer des abstractions de la langue vers la réalité de la parole, dans le champ ordinairement désigné comme celui de la sociolinguistique.

La convergence relevée à propos de la dénomination individuelle par le nom propre recouvre donc en fait une divergence épistémologique décisive.

1.3. L'examen d'un autre accord apparent aboutit à une conclusion similaire. Il est fréquent de rencontrer dans les travaux linguistiques l'affirmation de l'absence de sens du nom propre :

" Du fait que le référent d'un nom propre est normalement unique, on conclut parfois que le nom propre est une simple étiquette collée sur une chose, qu'il a un référent mais pas de sens " (O.Ducrot, T.Todorov) (13).

" Le nom propre n'a pas d'autre signifié que le nom (l'appellation) lui-même. Par exemple le nom propre Jean se réfère à autant de personnes particulières qu'il y a d'individus nommés Jean ; la seule référence de Jean est l'appellation Jean " (J.Dubois) (14).

(Pour certains) " l'individu constituant une substance irréductible à l'un ou l'autre de ses accidents, le nom propre ne saurait être qu'une étiquette qui le désigne et la qualité qui appartient à l'individu est tout simplement la marque qui le distingue, c'est-à-dire précisément les syllabes qui constituent son nom " (J.Molino) (15).

Par delà de notables nuances, ces textes s'accordent pour dire du nom propre qu'il n'a pas de signifiante. Ils rejoignent en cela une réflexion développée d'abondance par les logiciens et que nous nous contenterons de rappeler ici à travers la position de A.Gardiner :

" un nom propre est un mot ou un groupe de mots dont on reconnaît qu'ils ont l'identification pour but spécifique, et qui atteignent, ou tendent à atteindre ce but au seul moyen de leurs sonorités distinctives, sans tenir compte du sens qui a pu être possédé primitivement par ces sonorités, ou a pu être acquis par elles du fait de leur association avec l'objet ou les objets identifiés " (16).

La praxématique adopte elle aussi cette vision dominante. Dans la mesure où seul un usage social distingue les noms propres des autres noms ainsi que l'atteste l'étymologie, R.Lafont pose que ce sont des praxèmes qui se sont dépraxémisés pour " livrer dans des conditions spécifiques d'usage une valeur parapraxématique : celle du singulier numérique ". La production de sens serait en quelque sorte éteinte en eux :

" En définitive, Pierre ne dit rien de " Pierre ", sauf qu'il est cet être singulier dont la seule définition est d'être ou de ne pas être une pure présence " (17).

Ce point de vue est par la suite repris sans modification (18) et il est vrai qu'il paraît s'imposer avec la force de l'évidence. Non seulement il est nécessaire de recourir à la science onomastique pour restaurer dans la composition des noms propres le sens originellement inscrit dans des racines oubliées, mais même lorsque celles-ci sont directement lisibles, elles ne sont pas actualisées en conscience.

Là encore, il y a bien une large convergence pour affirmer l'effacement de la signifiante dans le nom propre. Mais là encore, la réalité de l'usage s'avère plus complexe. Et il n'est pas utile d'alléguer ici des points de vue contradictoires car la praxématique elle-même conteste

ses propositions théoriques.

1.4. Dans l'analyse textuelle de La chèvre de Monsieur Seguin conduite selon la problématique praxématique (19), l'anthroponyme " Seguin " et les noms de chèvre (Blanquette, Renaude) sont relevés comme marques d'une représentation textuelle de la provençalité. C'est dire qu'ils participent, au même titre que les emprunts à l'occitan ou les noms communs de la flore méditerranéenne, à la production de sens du texte. Dans l'analyse d'une nouvelle de J.L.Borgès, El asesino desinteresado, Bill Harrigan (20), le patronyme du héros que démentent toutes les biographies de Billy the Kid est interprété comme un calembour. Le scripteur y actualise à la fois " Harry ", surnom populaire américain du diable, " to harry " (dévas-ter, ravager) et " gan ", paronyme de " gun " (pistolet) dans la prononcia-tion hispanisée de l'anglais. Le nom attribué par Borgès au héros partici-pe de l'opposition entre l'américanité " yankee " et la latinité des " me-jicanos " mise en scène par le texte ; il inscrit en outre " la lettre mê-me du destin, celle de l'ange déchu, de l'ange exterminateur ". L'épître à Philémon de Saint Paul porte sur une transaction dont un esclave est l'objet. Dans l'analyse de ce texte (21), le nom de l'esclave, Onésime (utile), est lu comme marque manifeste de son statut social. Une étude conduite sur le toponyme Ladrecht (22) montre comment cette dénomination d'un puits de mine a perdu le sens initial de localisation (le versant de l'adret) pour ensuite prendre progressivement en charge les sens que lui assignait un conflit social dont il devenait le symbole et l'enjeu. De fa-çon similaire, l'analyse d'une interview révèle comment le conflit d'iden-tité d'un sujet peut s'inscrire dans le clivage et la confusion de deux prénoms : Ali/Alain (23).

Cette énumération pourrait sans peine être poursuivie ; le relevé présenté suffit à conclure (24). Il n'est pas d'analyse conduite dans la perspective praxématique qui ne mette en évidence des productions signi-fiantes dans le fonctionnement des noms propres en discours. Et la propo-sition théorique selon laquelle il s'agirait de praxèmes ayant éteint en eux la production de sens se trouve ainsi pratiquement contredite dans le cadre de la praxématique elle-même. Il y a là une contradiction interne qui exige réflexion.

2. Avant d'essayer de comprendre la nature et les causes de cette faille, il nous paraît indispensable de poser clairement les limites de

nos investigations. Cela pour au moins trois raisons.

D'abord, parce qu'en dépit de la prétendue pauvreté de la linguistique sur la question, les études sur le nom propre concernent un ensemble considérable de travaux si l'on veut bien, outre l'onomastique, tenir compte de ce qu'en disent ethnologues, anthropologues, logiciens, philosophes du langage et psychanalystes. A titre d'exemple, le mémoire de P.A.Taguieff (25) livre une bibliographie de plus de 300 titres. Une connaissance restreinte de ce volumineux corpus constitue notre première limitation.

La seconde relève du stade présent de l'élaboration théorique dans le cadre de la praxématique. Le fonctionnement du nom propre ne peut en effet être précisé qu'en regard de celui du nom commun. Or la modélisation de la production praxémique de sens demeure encore embryonnaire et nos connaissances sur le procès d'actualisation restent très parcellaires. Notre compréhension du fonctionnement du nom propre reste limitée par ce que nous pouvons savoir de la signifiante du praxème.

Enfin, si le débat sur le nom propre est aussi prolixe, c'est que ce " substantif par excellence ", selon le mot de A.Dauzat, est un lieu privilégié d'interrogations fondamentales sur le langage. Celles, entre autres, sur le rapport du langage au monde et sur celui du sujet au langage. Ce qui incite à la circonspection.

Pour toutes ces raisons, nous entendons nous en tenir à un repérage des données du problème. Et notre propos se bornera à tenter de préciser une problématique du nom propre dans le cadre de la praxématique.

3.1. Comme point de départ, nous reprendrons le constat si souvent invoqué de la perte du sens par le nom propre, que Cl.Levi-Strauss formule en ces termes :

" Qui donc pense encore à une fleur ou à une perle devant une femme nommée Rose ou Marguerite, ou bien à la noirceur d'un Maure, à la Renaissance ou au chiffre huit devant un Maurice, un René ou un Octave ? " (26).

L'observation suscite une première remarque. Peut-on poser de manière aussi péremptoire l'assertion de l'effacement du sens ? Mon expérience pratique et subjective du langage - l'analyse ne peut ici faire autrement que recourir au " sentiment linguistique " qu'en tant que sujet je retiens d'un usage effectif - me conduit au contraire à affirmer l'épreuve inverse. Non pas de façon systématique mais en certaine circons-

tances, il m'est arrivé, précisément à l'occasion d'occurrences discursives des prénoms féminins donnés en exemple par Levi-Strauss, de croiser dans l'actualisation - en audition et en locution - l'image d'une fleur avec celle de la personne dénommée. Mais ce ne fut pas pour Marguerite celle de la perle qu'implique le grec "margaritês". Et il est vrai que pour moi le teint basané n'était pas plus associé à Maurice qu'à René l'entrée dans une vie nouvelle sanctionnée par le baptême. Parce que j'ignore les racines sémitiques, il me faut le secours de la science onomastique pour rapporter Jean à Yohanân, lire dans Yo l'abréviation de Javeh et savoir que le nom a originellement signifié "Dieu a fait grâce". De même qu'elle me rappelle fabrika (forge) dans Fabrègues, m'apprend à déchiffrer dans Kerberennès "ker-perenn" (maison aux poiriers) ou dans Boumaza "bou mǎ za" (l'homme à la chèvre). Mais en quoi cela peut-il étonner ? Il n'y a jamais là que fonctionnement normal pour tout praxème.

On peut en effet symétriquement s'interroger sur les noms communs : "Qui donc pense encore au charivari en demandant un verre de rhum (angl. dial. rumbellion), à l'antimoine pulvérisé en parlant d'alcool (ar. al kohl) ou bien au préfet de la Seine en allant vider sa poubelle ?" Le recours à l'étymologie est ici également nécessaire pour restaurer les sens premiers. A ce plan, rien ne distingue fondamentalement nom propre et nom commun, tous deux affectés par l'érosion sémantique. Contrairement à certaines affirmations, l'expérience pratique montre que les sens premiers peuvent, dans le nom propre comme dans le nom commun, être réactualisés en discours. De plus, une fois la restauration étymologique opérée, la production signifiante des praxèmes ayant donné naissance au nom propre devient une potentialité d'actualisation. Pour avoir lu Cl. Levi-Strauss, je pourrai désormais penser "à la noirceur d'un Maure devant un Maurice".

3.2. Par contre, et ce sera là notre seconde remarque, il semble bien que cette perte du sens soit plus systématique dans le cas du nom propre. Prenons, à titre d'exemple, deux termes d'usage courant : "table" et "Jacques".

L'ignorance de l'étymologie du premier (tabula, planche, planchette à écrire) peut avoir pour effet de rendre énigmatique des expressions telles que "Tables de la Loi", "tables astronomiques", "table calcaire" ou d'induire une compréhension de la métaphore "faire table rase" selon un faux sens du point de vue historique puisque l'expression a littéralement signifié "effacer la tablette". Mais le lexique comporte par ailleurs

ce qu'on l'on appelle traditionnellement une famille de mots : " tableau, tablette, tabulaire, tabulateur ". L'actualisation de ces praxèmes en discours comporte le programme de sens récurrent : " surface plane ". Il suffit dès lors que le locuteur ait connaissance de quelques uns de ces usages pour pouvoir, par analogie, transférer le programme de sens au syntagme obscur et lui faire délivrer du sens en contexte. C'est ainsi que s'opère spontanément l'apprentissage des langues naturelles où les racines étymologiques ne sont pas explicitement reconnues mais intuitivement repérées, et leur productivité signifiante mise en oeuvre dans la pratique langagière.

Il en va différemment de " Jacques " dont savoir qu'il provient de Saint Jacobus (les deux apôtres, Jacques le Majeur et Jacques le Mineur) forme latinisée de l'hébreu Jacob ((Dieu) domine) n'est pas pertinent pour l'emploi. Et les formes patronymes dérivées (Jacquart, Jacot, Cotot, Jacquelain, Jacquemart, Jaumes, Jack...) n'apportent rien de plus quant au sens. Mais dès que le nom propre retrouve le statut commun, il y a de nouveau production de sens.: " faire le Jacques ". Et pour expliquer le sens " faire le niais ", il faut remonter en glossogénie et rappeler l'usage qui au Moyen-Age fit de Jacques un sobriquet et un terme générique désignant les paysans selon une connotation péjorative.

Il y a donc, entre nom commun et nom propre, une distinction à faire et à préciser. La perte du sens étymologique est dans les deux cas imputable à l'oubli des racines primitives, à la méconnaissance des langues d'où proviennent les emprunts, ou bien encore, au changement sémantique. Et dans les deux cas l'utilisateur peut recourir à l'étymologie ou à l'onomatopée pour la compenser. Mais pour le nom propre, il ne peut compter sur un réseau de praxèmes dont l'actualisation mobilise la productivité signifiante des racines. Et lorsque par hasard cette filiation existe manifestement (Carpentier, Lefort, Minier, Belleville, le Havre) l'apport est inopérant.

3.3. Il faut, pour comprendre cette différence et saisir le fonctionnement particulier du nom propre, faire intervenir ce que P. Fabre a proposé d'appeler " le seuil du nom " (27). Ici joue la "convention sociale" de Buyssens par laquelle le groupe où circule la parole s'accorde pour faire d'un être un individu en le distinguant des autres êtres de même espèce. Et c'est l'attribution du nom propre qui assure cette promotion à l'individualité. L'usage linguistique recourt pour cela à des praxèmes qui impli-

citent, comme tout praxème, des traits du réel ou des praxis manipulatives ou socioculturelles. Les anthroponymes retiendront des traits physiques ou moraux, des métiers, des statuts sociaux ; les toponymes enregistreront des particularités géographiques, économiques, militaires, etc... Praxis et caractéristiques du réel que l'onomastique restitue et dont la perte est dûe, outre l'érosion sémantique, à la spécificité de la nomination individualisante.

En effet, dès lors que la fonction du praxème est devenue la désignation d'un individu, l'exigence pratique fondamentale est qu'il devienne un nom effectivement propre, c'est-à-dire une dénomination unique. Ce qui est assuré par une simple consécution phonologique, tout comme le font les chiffres d'une plaque minéralogique. A ce stade, la production de sens qui perdure dans le praxème choisi pour nom propre devient superflue au plan de la convenance pratique. Le principe d'économie qui régit tout système linguistique joue alors pour pousser à une décharge de cette plus-value inutile de sens. En outre, le maintien de la production praxémique de sens s'avère doublement gênant. D'une part, parce qu'il tend à remplacer le nom propre dans le statut de nom commun où il est menacé de perdre sa spécificité de désignateur d'individus. D'autre part, parce que la production de sens peut devenir contradictoire du réel et ne plus satisfaire à la règle de la convenance pratique : lorsque Crespi est devenu chauve ou lorsqu'il ne pousse plus que du béton à la Porte des Lilas.

C'est pourquoi il faut selon nous poser la nécessité d'une insignifiance fonctionnelle dans l'emploi du nom propre et parler, plutôt que d' " extinction du sens ", d'une suspension du sens. La production signifiante peut en effet ressurgir dans l'actualisation ou être l'effet d'une restauration savante. Et il nous paraît erroné de donner à croire que cette suspension aboutit à une totale vacuité sémantique. De même que la nature, dit-on, a horreur du vide, de même la langage semble avoir horreur du non-sens. On parle rarement pour ne rien dire et lorsqu'on désigne par un nom propre, on dit quelque chose de plus que la simple désignation. C'est ce que nous voudrions maintenant montrer.

4.1. Contrairement à l'idée première que nous nous faisons de la nomination des personnes, la polyonomie, loin d'être un fait exceptionnel, est peut-être la norme. Les ethnologues ont depuis longtemps découvert dans les sociétés dites exotiques que l'appellation des individus

est caractérisée par la discontinuité. Les différents stades d'une biographie sont jalonnés par des changements de noms, tout comme les modifications du statut social, de sorte que le cours d'une vie se présente comme l'échelonnement et l'accumulation d'identités. Les anthropologues nous apprennent aussi - mais ils semblent moins bien entendus car leur propos va à l'encontre des idées reçues - qu'il n'en va pas très différemment dans nos sociétés occidentales. Une enquête conduite en milieu rural français a ainsi montré que " tout habitant de Minot possède, en propre, au moins trois noms : un patronyme, un prénom, un sobriquet " (28). L'étude des emplois révèle une " identité feuilletée " distribuée dans les appellations. Pour le seul prénom ; la variation est triple :

" un individu est Marcel pour ses alliés, Jean pour ses consanguins, Maurice pour les membres de sa classe d'âge " (29).

L'idéologie du sujet unitaire, fixée par l'état-civil sur une Carte Nationale d'Identité, est d'une telle prégnance que ces variations ne sont pas retenues dans nos représentations. Notre identité nous semble une permanence de la naissance à la mort, et même au delà : elle a la transcendance et la pérennité de l'âme. Cette immuabilité est en réalité sans cesse contredite. Je suis appelé par mon nom, mon prénom ou par les deux à la fois ; j'ai droit à du Monsieur, du Monsieur le Professeur, du Cher ami ou du Cher collègue, appellatifs qui dans la sphère d'allocution fonctionnent sans ambiguïté comme désignations individuelles. Je fus Bébé, Fiston, je suis Papa, Tonton, sans doute serai-je Papi. On m'a gratifié de diminutifs affectueux et de surnoms sarcastiques...

Les noms propres participent d'un paradigme d'appellatifs qui font l'objet de choix signifiants dans l'adresse et qui régissent des rôles assujettis aux stratégies discursives. Leur manipulation, acception, refus, réajustement dans l'interaction verbale indiquent suffisamment qu'ils contribuent au réglage du sens et qu'ils sont donc producteurs de sens.

4.2. Les anthropologues insistent fortement sur le rôle classificatoire des noms propres. L'attribution d'un nom à un individu est essentiellement pour eux la marque d'une intégration sociale et de l'assignation d'un statut. Leurs études, principalement conduites là encore auprès de sociétés dites primitives, mettent en évidence des lois régissant la nomination des individus en fonction de structures sociales (30). Ainsi intégrés dans des systèmes, les noms propres livrent des informations sur

le sexe, la fratrie, la séniorité, la classe d'âge, les réseaux d'alliance... (31).

Nos sociétés n'usent plus de codes aussi rigoureux mais des traces en subsistent dans les règles familiales d'attribution des prénoms. Et plus largement, nous déchiffrons dans ces derniers des appartenances religieuses ou des affiliations idéologiques. Les historiens nous rappellent qu'à l'époque révolutionnaire Giroflée, Jasmin, Prune, Olive étaient signes d'un engagement républicain tout comme aujourd'hui Guilhem ou Maguelonne le sont d'un engagement occitan. Il y a quelques années Marie-Chantal était tenu pour indice d'une prétention petite-bourgeoise et France-Marie indique le souci d'une distinction à l'égard du plus commun Marie-France. A certains moments de l'histoire de France, Marianne, Marie-Antoinette, Charles, Philippe ont pu signifier des convictions politiques. Les Etats ou les autorités religieuses savent la signification des prénoms dont ils s'efforcent ou se sont efforcés de contrôler et de régenter le choix.

Bien que leur détermination soit plus contrainte que celle des prénoms, les patronymes livrent eux aussi du sens résultant de classements. Nous pouvons reconnaître dans un nom à particule une marque nobiliaire ou dans un nom composé celle d'une ostentation bourgeoise. Et nous n'avons aucune peine, en raison d'une culture onomastique infuse, à associer un ancrage géographique et/ou ethnique à Schwartz ou Mailhac, à Pietrini ou Rodriguez, à Vanhout, Ben Barka ou Nguyen. Sans doute est-ce là la production de sens la mieux perçue. Un tract en date du 7 mars 1987 et diffusé à l'Université Paul Valéry se conclut par le slogan suivant :

" Pandraud, Pasqua, Chalandon : démission.
Nous sommes des millions de Malik. "

Toutes les productions du texte s'appuient ici sur les noms propres. La principale est assurée par l'opposition des patronymes français au prénom d'origine arabe. Nul ici ne pense à Pâques, à un chaland ou à un roi. Mais la perception des aires culturelles auxquelles ces noms appartiennent suffit pour donner à comprendre, dans le contexte politique français actuel, le mot d'ordre comme une dénonciation du projet de réforme du code de la nationalité. Et cette capacité à produire du sens à partir d'un ancrage culturel vaut également pour les toponymes ainsi que le notait R.Barthes :

" Que Laumes, Argencourt, Villeparisis, Combray ou Doncières existent ou n'existent pas, ils n'en présentent pas moins (et c'est cela qui importe) ce qu'on a pu appeler une " plausibi-

lité francophonique "; leur véritable signifié est " France " ou mieux encore, la " francité " (32).

Ainsi, même lorsqu'ils ne participent plus de systèmes rigoureux de classement, les noms, parce qu'ils situent socialement, culturellement, ethniquement, produisent du sens.

4.3. Une troisième façon de produire du sens tient au savoir que nous pouvons avoir de l'individu désigné. Savoir implicite d'expérience et que le narrateur de la Recherche note par défaut :

" Ce nom de Gilberte passa près de moi, en action pour ainsi dire... transportant à son bord, je le sentais, la connaissance, les notions qu'avait de celle à qui il était adressé, non pas moi, mais l'amie qui l'appelait... " (33)

Les noms propres circulent chargés du vécu personnel. Parce que j'ai grandi à Sète, ce nom est pour moi porteur de potentialités signifiantes que n'a pas Nancy que je ne connais pas. Une lettre codée UPV. BP.5043,34 032 Cedex arrivera à destination tout aussi bien que celle adressée à l'Université Paul Valéry, route de Mende, Montpellier, Hérault. Dans les deux cas l'identification est assurée mais les noms propres apportent des informations supplémentaires. La mention de la route de Mende peut indiquer, pour qui sait situer Mende, une localisation dans Montpellier ; pour un vieux montpelliérain elle peut susciter l'évocation de l'époque où il s'agissait effectivement d'une route serpentant entre les vignes. Il en va de même pour les prénoms de personne et l'on sait la puissance affective de la nomination des disparus.

Ce savoir peut être plus large, partagé par un groupe délimité, comme c'est le cas dans l'évocation des absents entre camarades d'enfance. Il peut être social ; les recommandations, décisions, ordres... passent par des noms chargés d'une autorité connue et reconnue. Dans le slogan cité plus haut, ce savoir est une condition nécessaire à l'intelligibilité ; on le repère dans la notoriété qui dispense les ministres de leur prénom et la victime de son patronyme. Il peut être figé en stéréotypes, Cloche-merle, Tartuffe ou en ethnotypes, Marius et Olive. Il peut être celui d'un mythe, Oedipe ; d'une utopie, l'Atlantide ; d'une fiction poétique, Jerimadeh, que des textes font exister.

Là encore le nom propre atteste à profusion sa capacité à produire du sens.

4.4. Bien que le réel perceptible ne soit constitué que d'individus, bien qu'il n'existe pas dans la nature deux arbres rigoureusement semblables, la désignation individuelle demeure une exception. Cela pour deux raisons pratiques : du côté de la praxis linguistique, parce qu'un langage fait d'hapax serait une aporie ; du côté de la praxis, parce qu'à ce plan l'homme peut le plus souvent se contenter pour ses besoins de ne sélectionner dans le réel que les traits récurrents et pratiquement pertinents de ce réel : ceux qu'il implique dans la nomination praxémique. Rappelons que c'est une opération de typisation qui fonde la catégorisation référentielle (34) sur laquelle s'établit la nomination courante du réel. Opération décrite dans son aboutissement par la sémantique structurale comme collection de sèmes et qui ne prend pas en compte les individus en tant que tels. Pour le praxème fonctionnant en nom commun, l'individu n'est que l'occurrence anonyme d'un type référentiel ; il n'est pas individualisé.

C'est une convention sociale qui extrait l'individu de cette catégorisation par typisation pour l'élire en tant qu'être singulier. Le praxème devenu nom propre est alors cause et effet de cette promotion à l'individualité. De manière indissociable, il est instrument de l'individualisation et marque d'individualité, il est outil de la production du sens et sens produit. L'individualisation est indissociablement fait de représentation et fait linguistique car ce qui fait en conscience l'individu, c'est son élection hors de la catégorisation commune, autrement dit sa désignation individuelle. La spécificité du nom propre est là. En cela et en cela seulement, il se distingue fonctionnellement du praxème ordinaire. Il ne va plus actualiser les catégorisations utilisées pour la nomination singulière : le plus souvent, ni Legrand ni Legros n'actualisent en discours les programmes de sens de " grandeur " ou " grosseur " qui se trouvent " suspendus ". Mais s'arrêter là reviendrait à ignorer la suite du procès, car si les catégorisations en typisation, à partir de traits particuliers, partiels, ne sont plus pertinentes, c'est que l'objet désigné est alors considéré en son entier, comme individu. Ici se justifie le praxème utilisé pour dénommer l'opération d'individualisation : in-divis. Ici se joue une opération fortement idéologisée - la plus fortement idéologique diraient certains - qui fait abstraction de tous les traits particuliers du réel existant pour promouvoir l'individu : L'Etre. Ici se réalise la catégorisation spécifique du nom propre, celle de l'individualité.

Que cette catégorisation, plus que toute autre production de sens, soit versée en inconscience ne peut nous étonner. Elle est scellée en évidence dans une parfaite réification-essentialisation du sens : réification dans le nom propre de l'essentialisation même, celle sur laquelle s'établit toute ontologie. Les noms propres sont bien des " substantifs par excellence ". Aussi la catégorisation individualisante est-elle difficile à repérer et plus aisément notée par défaut. Dans les textes par exemple qui refusent à des hommes le statut humain et s'appliquent donc à éviter une nomination personnelle ; discours racistes rejetant l'autre dans l'animalité (ratons, biques, -de bic, bicot, arbicot), le chosifiant (melons, troncs de figuiers), le refoulant dans la pluralité indifférenciée et anonyme du Ça (ils) ou simplement le censurant entièrement. Mais le stade ultime de cette relégation est atteint dans la néantisation opérée par le matricule des camps de concentration ; l'identification est assurée en même temps qu'un bannissement hors de l'humain, hors de l'individualisation dans la langue. Entre un numéro et un nom propre il y a la distance qui sépare une pure identification, assurée avec rigueur au niveau métapraxémique, et la catégorisation individualisante implicite en langue naturelle. C'est pourquoi il faut selon nous clairement affirmer cette dernière production de sens dans le nom propre qui fait de celui-ci bien autre chose qu'un simple étiquetage.

5. On peut trouver confirmation de ceci et des autres capacités signifiantes du nom propre dans un domaine dont nous ne ferons ici qu'une mention lapidaire, car il motive à lui seul une réflexion spécifique. Le nom propre est nomination d'un individu et ses productions de sens exercent leur effet sur cet individu lui-même. C'est par son nom que le sujet, on le sait, prend d'abord conscience de lui-même avant de s'instaurer pleinement en personne par la conquête du Je. Pierre se dit lui-même " Pierre " ; il est ce que les autres disent qu'il est (35). Les certitudes ou les interrogations introspectives se focalisent ici pour nourrir de rêveries onomastiques leur mythe personnel des origines. Quand Charles de Gaulle rédige sa biographie comme l'accomplissement d' " un destin voué à la France ", la réélaboration fantasmatique et le calcul politicien sont manifestes. Mais comment ignorer dans cette histoire individuelle épousant l'Histoire l'incidence tout aussi manifeste du sens d'un nom reçu dès l'enfance comme le sens d'une vie, comme le signe d'une prédestination ? Autre exemple, moins épique mais aussi véridique, celui du drame de cette jeune fille

qui avait pour nom de famille Flammand et que ses parents crurent bon d'appeler Rose. L'actualisation praxémique exerçait à tout coup ses ravages. C'est du savoir lié à un individu que résultait la production de sens dans le cas de ces parents qui m'ont dit avoir renoncé pour leur fille au prénom souhaité parce qu'il était celui d'une fille publique notoire. Les familles en situation interethnique et confrontées au choix des prénoms des enfants savent que le nom fait sens par classement. Il le fait aussi par défaut de classement. Pour avoir enseigné en Algérie voilà quelques années, j'ai découvert dans des classes de lycées des " S.N.P. Mohammed " ; appellation officielle d'enfants naturels ou d'orphelins de guerre, " Sans Nom Patronymique ", qui augmentait le traumatisme de ces enfants en les signalant à la commisération dans une société où la filiation paternelle est condition d'identité.

Et les exemples pourraient être multipliés qui attestent la signifi-
fiance dû nom propre dans ses effets sur l'individu désigné.

6. Au terme de ce parcours il paraît utile de récapituler les re-
marques formulées ; nous le ferons sous forme de bilan suivant :

-1- Le nom propre est un outil linguistique pour désigner un individu dans un espace donné de circulation de sens. Il n'est pas à considérer comme une catégorie, mais comme un fonctionnement particulier du praxème.

-2- L'identification de l'individu étant assurée par la consécution phonétique, la production de sens du praxème choisi pour la nomination propre devient seconde ; parfois elle ne satisfait plus à la règle de convenance pratique. Elle est pour cela " suspendue ".

-3- Cette suspension de la production initiale de sens n'est pas une abolition de la signifiante que le nom propre continue de réaliser de différentes façons :

- a) La production praxémique originale peut ressurgir dans l'actualisation en discours ou bien être l'objet d'une restauration savante.
- b) Un nom propre est une des possibilités offertes par le paradigme des appellatifs. Son choix en discours est celui d'un certain réglage de sens.
- c) Le nom propre est inscrit dans des systèmes sociaux de classement. Il peut signifier une appartenance religieuse, un engagement idéologique ou, plus manifestement, un ancrage ethnique.

d) Fonctionnant également comme praxème ordinaire, il implicite/explicite des informations sur l'individu.

e) La nomination par le nom propre assure une catégorisation particulière, celle de l'individualité, par laquelle un élément du réel est reconnu comme individu.

-4- Les diverses capacités à signifier du nom propre exercent leur efficacité sur l'individu désigné.

Si les deux premiers points reprennent, avec quelques ajustements, les propositions antérieures de la praxématique, les deux suivants nous paraissent expliquer les contradictions relevées au sein de la praxématique entre théorie du nom propre et analyses textuelles de son fonctionnement. Un tel balisage soulève assurément plus de problèmes qu'il n'en résout, mais peut-être ces derniers sont-ils ainsi un peu plus précisément posés.

NOTES

1. R.Lafont, Le Travail et la Langue, Flammarion, 1978, p.129-132.
2. J.Dubois et alii, Lexis, dictionnaire de la langue française, Larousse, 1975.
3. P.Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, éd. 1977.
4. R.L.Wagner, J.Pinchon, Grammaire du français classique et moderne, Hachette, 1962, p.41.
5. J.C.Chevalier et alii, Grammaire du français contemporain, Larousse, 1964, p.164.
6. J.Dubois et alii, Dictionnaire de linguistique, Larousse, 1973, p.397.
7. E.Benveniste, Problèmes de linguistique générale, II, Gallimard, 1974, p.200.
8. J.Molino, Le nom propre dans la langue, in Langages, 66, Juin 1982, p.7.
9. Voir également sur ce point, ici même, les articles de P.Fabre et H.Curat.
10. F. de Saussure, Cours de linguistique générale, Payot, 1969, p.30
11. R.Lafont, op. cité, p.130.
12. E.Buyssens, Les Noms singuliers, Cahiers F. de Saussure, 28, 1973, p.27

- cité par P.Fabre, Y a-t-il un toponyme dans la commune ? in Mélanges d'Onomastique, Linguistique et philologie offerts à M. Raymond Sindou (Tome 1er).
13. O.Ducrot, T.Todorov, Dictionnaire encyclopédique des Sciences du Langage, Le Seuil, 1972, p.321.
 14. J.Dubois, op. cité, p.397.
 15. J.Molino, op. cité, p.13.
 - 16.A.Gardiner, The theory of proper name, Oxford, 1940 cité pr F.Arman-gaud, Le nom, Encyclopaedia Universalis, ed.1985.
 17. R.Lafont, op. cité, p.132.
 18. J.M.Barberis, F.Gard  s-Madray, R.Lafont, P.Siblot, Terminologie praxématique, Cahiers de Praxématique, 3, 1984.
 19. R.Lafont, F.Gard  s-Madray, Introduction à l'analyse textuelle, Larousse, 1976, p.141.
 20. R.Lafont, F.Gard  s-Madray, P.Siblot, Pratiques prax  matiques, Cahiers de linguistique sociale, 6, Rouen, 1983.
 21. F.Gard  s-Madray, Un exemple de communication oraculaire : l'  p  tre    Philémon, Cahiers de Praxématique, 2, 1984.
 22. M.Henry, La production praxémique d'un toponyme : Ladrecht, Cahiers de Praxématique, 4, 1985.
 23. J.Br  s, Stratégie narrative, en interaction verbale, d'un sujet en situation de conflit identitaire : La Fable d'identité, Cahiers de Praxématique, 4, 1985.
 24. Cf. par exemple, P.Siblot, Mises en texte de la pluriglossie dans la littérature coloniale, Cahiers de Praxématique, 5, 1985 ; F.Gard  s-Madray, P.Siblot, Conflits d'identité conflits sur le sens, Mots, 13, Octobre 1986.
 25. P.A.Taguieff, Considération sur la théorie du nom propre, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 1975, ron  ot  .
 26. Cl.Levi-Strauss, Religion, langue et histoire :    propos d'un texte inédit de Ferdinand de Saussure, in Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines. Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel, Privat, II, 1973.
 - 27.P.Fabre, L'Affluence hydronymique de la rive droite du Rhône, Montpellier, Centre d'Etudes Occitanes, 1980, p.547.
 28. F.Zonabend, Pourquoi nommer ?, in Cl. Levi-Strauss, L'identité, Grasset, 1977, p.257.
 29. id., p.268.
 30. Cf. Cl.Levi-Strauss, La Pensée sauvage, Plon, 1962.

31. Cf. F.Zonabend, Le nom de personne, L'homme, Octobre 1980, et Ch. Bromberger, Pour une analyse anthropologique des noms de personnes, in Langages, 66.
32. R.Barthes, Proust et les noms, in Nouveaux essais critiques, Le Seuil, 1972, p.131.
33. Proust, Du côté de chez Swann, Bibliothèque de la Pléiade, t.I, p.394, cité par J.C.Pariente, Le nom propre et la prédication dans les langues naturelles, in Langages, 66.
34. Cf. Le Travail et la Langue, op. cité, p.132.
35. cf. id., p.177.